La de Hans Christian Andersen

Autor(en): **Livry, Anatoly**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale**

Band (Jahr): **115 (2021)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-958555

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La *πολιτεία* de Hans Christian Andersen

Anatoly Livry

Der nackte Mensch ist im allgemeinen ein schändlicher Anblick – ich rede von uns Europäern (und nicht einmal von den Europäerinnen!)
Friedrich Nietzsche

L'une des premières critiques littéraires modernes du socratisme a été formulée en langue danoise sept ans avant la naissance de Nietzsche – qui, certes, en garde la primeur philosophique dans sa charge contre la dialectique optimiste. Publié le 7 avril 1837 chez C.A. Reitzel dans la collection «Eventyr, Fortalte for Børn», le conte *Keiserens nye Klæder* (dans l'orthographe de l'époque) a été écrit par Hans Christian Andersen et les lecteurs francophones connaissent ce texte sous le nom *Les Habits neufs de l'Empereur*, ayant pu ainsi bénéficier d'une traduction littérale, contrairement, par exemple, aux lecteurs de langue russe auxquels la censure impériale tentait d'éviter des pensées dissidentes en troquant, sous le truchement de Peter Emanuel Hansen, le titre d'«Empereur» du protagoniste du conte contre celui de «Roi». Pratique courante: sujet de la couronne danoise, Andersen, quant à lui, avait canalisé sa satire, dans son conte paru dans la capitale de son royaume, sur le personnage de l'«Empereur» afin de ne pas subir les foudres de l'anathème du pouvoir car, en dépit d'une simplicité affichée de narration enfantine – fidèle à l'annonce de la collection –, ce bref ouvrage d'à peine quelques pages dissimule une puissance implosive d'un appel à la révolution nationale.

Ayant ainsi présenté le cadre civique et chronologique dans lequel l'ouvrage est apparu, passons au sujet, assez simple, presque digne de la Nouvelle comédie et qui aurait quasi pu être joué sur la scène de Ménandre. En raison de la portée des *Habits neufs de l'Empereur* qui visait le large public – but parfaitement atteint par l'auteur –, ce conte a été abondamment pillé par les successeurs d'Andersen, notamment dans *Les Aventures de Till l'Espiègle* de Coster. Dans sa fable, l'écrivain belge sauve son astucieux héros grâce à une malice qui mise sur l'arrogance nobiliaire de la Cour, laquelle menaçait Till l'Espiègle de la sentence capitale si les personnages que ce peintre devait représenter sur un tableau accusaient le moindre défaut. Poussé par ses instincts de survie, Till l'Espiègle est forcé de se

SZRKG/RSHRC/RSSRC, 115 (2021), 251–260, DOI: 10.24894/2673-3641.00092

comporter en escamoteur, annonçant que seuls les aristocrates de pure race pourront voir son tableau, lequel restera inaccessible à toute personne n'étant pas un authentique gentilhomme.

Chez Andersen, en revanche, la Cour impériale n'exerce aucune contrainte sur les tisserands-couturiers qui s'imposent d'eux-mêmes en arbitres omnipotents de la santé mentale de cet Empire imaginaire. Leur démarche intellectuelle, indissociable de l'objet de leur commerce, est présentée comme l'unique critère valide de l'appréciation du monde et ce sont eux qui détiennent la faculté de discriminer, de façon tyrannique, les caractéristiques anthropologiques de chaque être s'offrant à leur expertise: «Non seulement les couleurs et le dessin en étaient d'une beauté peu commune, mais les habits taillés dans cette étoffe avaient la merveilleuse propriété d'être invisibles pour quiconque n'était bon à rien dans son emploi ou encore était d'une bêtise inadmissible.»[1] La couple d'escrocs s'accapare la dignité de la prêtrise suprême. En effet, l'Empereur, apeuré de ne pas distinguer l'étoffe que les deux charlatans proclament être en train de tisser, envoie comme «analyste» le plus hautement spécialisé son «brave vieux Ministre»[2] qui est naturellement saisi de terreur devant l'arbitrage des deux imposteurs présenté comme une forme de supra-intellectualisme: «Donc, le vieux ministre habile entra dans la salle où les deux escrocs étaient en train de travailler à leurs métiers vides. ‹Dieu nous garde!› pensa le vieux ministre en ouvrant de grands yeux, ‹mais je ne vois rien du tout!› Seulement, il ne le dit pas.»[3] Cette démarche de deux expertises qui s'affrontent – la seconde étant le fruit d'une réflexion, la première se bornant à une supériorité cognitive – apparaît comme l'illustration par excellence de cette succession de cheminements de la civilisation socratique présentée par Nietzsche dans *La Naissance de la tragédie*.

En effet, d'abord, ce «sacrilège Euripide»[4] se vante de supplanter créativement son adversaire Eschyle dans le processus poétique, car, lui, dans sa prééminence

1 Hans Christian Andersen, Les Habits neufs de l'Empereur, Œuvres, Bibliothèque de la Pléiade, traduit par Régis Boyer, Paris 1992, t. I, 88. «Ikke alene Farverne og Mønstret var noget usædvanligt Smukt, men de Klæder, som bleve syede af Tøiet, havde den forunderlige Egenskab at de blev usynlige for ethvert Menneske, som ikke duede i sit Embede, eller ogsaa var utilladelig dum», Hans Christian Andersen, Keiserens nye Klæder i Eventyr og historier, Kritisk udgave med kommentar ved Hans Brix og Anker Jensen, København 1921, 143.

2 Andersen, Les Habits neufs (voir note 1), 89. «... gamle, ærlige Minister ...», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 144.

3 Andersen, Les Habits neufs (voir note 1), 89. «Nu gik den gamle skikkelige Minister ind i Salen, hvor de to Bedragere sad og arbeidede med de tomme Væve. ‹Gud bevar' os!› tænkte den gamle Minister og spilede Øinene op! ‹jeg kan jo ikke see Noget!› Men det sagde han ikke», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 144.

4 Friedrich Nietzsche, La Naissance de la Tragédie, traduction de l'auteur. «frevelnder Euripides», Friedrich Nietzsche, Die Geburt der Tragödie, in: Kritische Studienausgabe, vol 1, Berlin/New York 1989, 74.

de politicien camarade idéologique de Socrate, fabriquerait *consciemment*: «Ce que Sophocle a dit d'Eschyle, que celui-ci procédait comme il fallait, bien qu'inconsciemment, n'eût certes jamais été approuvé par Euripide qui eût conclu simplement que l'activité d'Eschyle, parce que inconsciente, ne pouvait être que mauvaise.»[5] Plus tard, Euripide vieillard ayant laissé la démocratique Athènes pour la Macédoine, un royaume traditionnel et patriarcal qui deviendra quelques décennies après hégémonique, a beau avoir composé son mea culpa dionysiaque *Les Bacchantes*, le mal est fait: la création inspirée méprisée par une dialectique livrée en pâture à la foule pour mieux y être profanée est chassée d'Athènes. Dès lors, le sophisme – à savoir la démarche intellectuelle ne visant pas le service du Logos, mais une auto-satisfaction – se met à régir l'univers hellène et, par conséquent, tout l'espace eurasien ou africain conquis par Rome, elle-même spirituellement vaincue jusqu'au fond de l'*agresti Latio*, à en croire Horace, par cette Grèce qu'elle avait pourtant soumise militairement. Par ce revers de la guerre culturelle, Socrate, condamné et exécuté à Athènes, devient le despote doctrinal de la future Rome et de ses successeurs – puis de nos universités où, toujours selon le même Nietzsche rêvant de la renaissance de la tragédie et donc du destin extatique de l'humanité de l'avenir, règne un professeur n'ayant pourtant même plus le courage d'être un sophiste à la Protagoras: il n'est qu'un journaleux qui effleure les concepts de jadis avec la superficialité d'un papillon: «Si, en conséquence, l'influence intellectuelle et éducatrice avérée des écoles supérieures n'a jamais été plus faible, plus nulle qu'en ce moment, si le ‹journaliste›, cet esclave du papier quotidien, a pu remporter la victoire sur les maîtres les plus éminents pour tout ce qui concerne la culture de l'esprit, et s'il ne reste plus à ceux-ci d'autres ressources qu'un travestissement déjà souvent constaté, que de s'emparer désormais du ton et des manières du journaliste, et, s'assimilant à ‹l'élégance facile› du métier, de se métamorphoser en un joyeux papillon intellectuel, – avec quelle anxiété et quelle stupeur les esprits modernes façonnés à ce régime ne doivent-ils pas contempler ce phénomène qui ne saurait être à peu près entendu, par analogie, qu'en partant du plus profond du génie hellénique encore incompris: le réveil de l'esprit dionysiaque et la renaissance de la tragédie?»[6] L'humanité, toujours suivant Nietzsche, a totalement rompu le lien qui l'unissait à la divinité avec

[5] Friedrich Nietzsche, La Naissance de la Tragédie, in: Œuvres, traduit par Jean Marnold et Jacques Morland, t. 1, Paris 1993, 80. «Das, was Sophokles von Aeschylus gesagt hat, er thue das Rechte, obschon unbewusst, war gewiss nicht im Sinne des Euripides gesagt: der nur so viel hätte gelten lassen, dass Aeschylus, weil er unbewusst schaffe, das Unrechte schaffe», Nietzsche, Die Geburt der Tragödie (voir note 4), 87.

[6] Nietzsche, Die Geburt der Tragödie, traduction de l'auteur. «Wenn demnach die eigentliche Bildungskraft der höheren Lehranstalten wohl noch niemals niedriger und schwächlicher gewesen ist wie in der Gegenwart, wenn der ‹Journalist›, der papierne Sklave des Tages, in

laquelle, par ses festivités traditionnelles cycliques, elle s'unissait chaque année davantage, menée par des poètes extarques.

C'est expressément de l'anéantissement de ce lien avec le peuple gouverné par des intellectuels socratiques que nous parle Andersen dans sa «comédie humaine» danoise. Toute la Cour de l'Empereur est subjuguée par les deux malfrats qui ont imposé leurs concepts via une despotie ayant pour unique base l'auto-proclamation de leur supériorité. Le monarque en titre (à savoir le *Keiser*), dès lors qu'il accepte sa nudité réelle et que sa traîne imaginaire est soulevée par des valets de chambre, se retrouve déchu de sa qualité de représentant de la divinité au sein de la cité. L'esprit du *Keiser* est brouillé (c'est un piètre «serviteur de l'État» méprisant ses fonctions et Andersen ne prend pas de gants pour dénigrer son Empereur: «Il avait une tenue pour chaque heure du jour, et tout comme on dit d'un roi: ‹Il est au Conseil›, on disait toujours de lui: ‹L'empereur est dans sa garde-robe.›»[7]) Il n'est plus celui qui seul *(μόνος)* peut exercer une domination *(ἄρχειν)* sur son peuple, la monarchie étant l'un des systèmes civiques les plus purs selon Aristote:

> «Quand la monarchie ou gouvernement d'un seul a pour objet l'intérêt général, on la nomme vulgairement royauté. Avec la même condition, le gouvernement de la minorité, pourvu qu'elle ne soit pas réduite à un seul individu, c'est l'aristocratie, ainsi nommée, soit parce que le pouvoir est aux mains des hommes honnêtes, soit parce que le pouvoir n'a d'autre objet que le plus grand bien de l'État et des associés. Enfin, quand la majorité gouverne dans le sens de l'intérêt général, le gouvernement reçoit comme dénomination spéciale la dénomination générique de tous les gouvernements, et se nomme *πολιτεία*.»[8] [cette *πολιτεία* que l'un de mes maîtres à la Sorbonne en études grecques interprétait comme le pouvoir de la déesse *(Θεία)* sur la cité *(πόλις)*].

jeder Rücksicht auf Bildung den Sieg über den höheren Lehrer davongetragen hat, und letzterem nur noch die bereits oft erlebte Metamorphose übrigbleibt, sich jetzt nun auch in der Sprechweise des Journalisten, mit der ‹leichten Eleganz› dieser Sphäre, als heiterer gebildeter Schmetterling zu bewegen – in welcher peinlichen Verwirrung müssen die derartig Gebildeten einer solchen Gegenwart jenes Phänomen anstarren, das nur etwa aus dem tiefsten Grunde des bisher unbegriffnen hellenischen Genius analogisch zu begreifen wäre, das Wiedererwachen des dionysischen Geistes und die Wiedergeburt der Tragödie?», Nietzsche, Die Geburt der Tragödie (voir note 4), 130. Afin de mieux servir notre propos, nous avons retravaillé pour plus de littéralité la traduction originellement servie par Jean Marnold et Jacques Morland, in: Nietzsche, La Naissance de la Tragédie (voir note 5).

7 Andersen, Les Habits neufs (voir note 1), 88. «Han havde en Kjole for hver Time paa Dagen, og ligesom man siger om en Konge, han er i Raadet, saa sagde man altid her: ‹Keiseren er i Klædeskabet!›», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 142.

8 Aristote, La Politique, Livre IV, ch. 5, §2, 1279 a: «Καλεῖν δ' εἰώθαμεν τῶν μὲν μοναρχιῶν τὴν πρὸς τὸ κοινὸν ἀποβλέπουσαν συμφέρον βασιλείαν, τὴν δὲ τῶν ὀλίγων μὲν πλειόνων δ' ένὸς ἀριστοκρατίαν (ἢ διὰ τὸ τοὺς ἀρίστους ἄρχειν, ἢ διὰ τὸ πρὸς τὸ ἄριστον τῇ πόλει καὶ τοῖς κοινωνοῦσιν αὐτῆς), ὅταν δὲ τὸ πλῆθος πρὸς τὸ κοινὸν πολιτεύηται συμφέρον, καλεῖται τὸ κοινὸν ὄνομα πασῶν τῶν πολιτειῶν, πολιτεία.» . Afin de mieux servir notre propos, nous

En effet, pour Aristote qui, collaborant avec les Macédoniens, avait fondé le Lycée dans les faubourgs d'Athènes, il s'agissait naturellement d'une projection de la déesse Athéna qui guiderait, telle la sagesse éternellement immaculée car venue au monde directement de la tête de son père (*Ζεύς*, offrant donc la «vie» *Ζωή* sans le concours d'une femme) et donc vierge exempte de la souillure de l'accouchement,[9] les citoyens responsables dans leurs décisions – une pureté certifiée même sémantiquement, ce que est primordial pour Aristote le philologue. Quant à l'exercice pratique de ladite *πολιτεία*, Aristote préconisait, précisément dans sa *Constitution d'Athènes*, d'offrir le pouvoir à des représentants du peuple, mâles de la classe moyenne exempts d'hybris dont Solon fut l'exemple par excellence:

> «Solon, par sa naissance et par sa réputation, comptait parmi les premiers des citoyens; par sa fortune et sa situation, il faisait partie de la classe moyenne. On le sait d'ailleurs et lui-même le proclame dans ces vers, où il exhorte les riches à la modération: Sachez calmer en vos cœurs la violence de vos sentiments, vous qui en êtes venus au dégoût de vos biens trop abondants. Sachez maintenir votre grande âme dans la modération, car pour nous, nous ne vous céderons pas, et tout n'ira pas droit pour vous. C'est ainsi qu'il rejette toujours sur les riches toute, la responsabilité des dissensions. Aussi dit-il au commencement de son élégie, qu'il redoute l'avarice et l'orgueil d'où est née la haine.»[10]

En somme, un gouvernant idéal s'affranchirait de toute démesure par sa nature, étant littéralement issu du «milieu» *(μέσος)* et par conséquent enclin à la modération: il éviterait ainsi – et c'est la première préoccupation de chaque créateur de civilisation soucieux de l'harmonie – ces «excès de l'*hybris*, qui suscitent la colère divine»[11], excès dont précisément *Les Habits neufs de l'Empereur* nous pré-

avons retravaillé pour plus de littéralité la traduction originellement servie par Jules Barthélemy-Saint-Hilaire, in: Politique d'Aristote, Paris 1874, 147.

9 Cf. p. ex.: Eschyle, Les Euménides, v. 735–740.

10 Aristote, Constitution d'Athènes, Chapitre V, III «Époque de Solon»: «ἦν δ᾽ ὁ Σόλων τῇ μὲν φύσει καὶ τῇ δόξῃ τῶν πρώτων, τῇ δ᾽ οὐσίᾳ καὶ τοῖς πράγμασι τῶν μέσων, ὡς ἔκ τε τῶν ἄλλων ὁμολογεῖται, καὶ αὐτὸς ἐν τοῖσδε τοῖς ποιήμασιν μαρτυρεῖ, παραινῶν τοῖς πλουσίοις μὴ πλεονεκτεῖν·ὑμεῖς δ᾽ ἡσυχάσαντες ἐνὶ φρεσὶ καρτερὸν ἦτορ, οἳ πολλῶν ἀγαθῶν ἐς κόρον ἠλάσατε, ἐν μετρίοισι τίθεςθε μέγαν νόον. οὔτε γὰρ ἡμεῖς πεισόμεθ᾽, οὔθ᾽ ὑμῖν ἄρτια ταῦτ᾽ ἔσεται. / καὶ ὅλως αἰεὶ τὴν αἰτίαν τῆς στάσεως ἀνάπτει τοῖς πλουσίοις· διὸ καὶ ἐν ἀρχῇ τῆς ἐλεγείας δεδοικέναι φησὶ / 'τήν τε φιλαργυρίαν τήν θ᾽ ὑπερηφανίαν', / ὡς διὰ ταῦτα τῆς ἔχθρας ἐνεστώσης.» Afin de mieux servir notre propos, nous avons retravaillé pour plus de littéralité la traduction originellement servie par Bernard Haussoullier, in: Constitution d'Athènes d'Aristote, ed. Émile Bouillon (Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Sciences philologiques et historiques 89), Paris 1891, 11–12.

11 Cf. Jacqueline de Romilly, La Notion de «Classes moyennes» dans l'Athènes du Ve s. av. J.-C., in : Revue des Études Grecques 100/475–476 (1987) 1–17.

sente l'une des formes les plus extravagantes. Car à la lecture du conte, nous comprenons que nous sommes tombés en plein dans les années sombres de l'Empire en question, que nous pourrions caractériser comme une pathocratie, à savoir une franche contamination par le «mal» – dans le conte d'Andersen exercé par deux escrocs – de la cité dès lors submergée par cette corruption psychique institutionnalisée qu'avait décrite un psychiatre américano-polonais au terme de décennies d'études pratiques de la société totalitaire:

> «En analysant ces événements avec du recul, nous pourrions dire à présent que ce ‹professeur› avait agité un appât au-dessus de nos têtes, inspiré par le savoir psychologique particulier aux psychopathes. Il savait à l'avance qu'il parviendrait à pêcher les individus malléables, mais leur nombre limité le déçut. Le processus de transpersonnification n'a affecté que les individus dont le substrat instinctif était affaibli ou marqué par certaines déficiences. Dans une moindre mesure, il a fonctionné aussi chez des gens présentant d'autres déficits, mais l'état dans lequel ils étaient plongés était en partie impermanent, car il résultait en grande partie d'une induction psychopathologique.»[12]

Les êtres les plus dociles, mais présentant également le plus de failles psychiques, sont les plus enclins à être contaminés par le héraut de la doctrine totalitaire, étant de ce fait inévitablement sélectionnés pour être portés au sommet de la société où ils pourront exercer leur nuisance.

Or, ce que présente Andersen dans son conte, c'est le moment précis où se joue la révolution – dans le sens premier du terme: un retour aux origines – d'un peuple reprenant possession de sa *πολιτεία* contre ses tyrans aveuglés par le supra-socratisme. Cet assainissement de la cité ne s'opère pas facilement. D'abord impressionnés, les «hommes»[13] – et, dans sa réflexion de philosophie politique à lui, Andersen est formel sur ce point: à ce niveau de la narration, il n'y a pas encore de «peuple» – admirent le défilé de cet Empereur nu tel le gourou d'une secte drainant derrière lui un cortège de fidèles, tous terrorisés et essayant de faire croire qu'ils pensent réellement que l'Empereur est habillé tout en guettant la réaction

[12] Andrew M. Lobaczewski, La Ponérologie Politique: Étude de la genèse du mal, appliqué à des fins politiques, Castelsarrasin 2014, 39. «Analyzing these occurrences now in hindsight, we could say that the ‹professor› was dangling bait over our heads, based on specific psychological knowledge. He knew in advance that he would fish out amenable individuals, and even how to do it, but the limited numbers disappointed him. The transpersonification process generally took hold only when an individual's instinctive substratum was marked by pallor or certain deficits. To a lesser extent, it also worked among people who manifested other deficiencies in which the state provoked within them was partially impermanent, being largely the result of psychopathological induction.», Andrew M. Lobaczewski, Political Ponerology: A Science on the Nature of Evil Adjusted for Political Purposes, translated by Alexandra Chciuk-Celt, Ph. D., Grande Prairie 2006, 193.

[13] «Mennesker», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 148.

des autres membres de la Cour: le totalitarisme, qui, de facto, est une paranoïa omniprésente, gouverne toute la suite de l'Empereur:

> «Tandis que l'Empereur cheminait fièrement à la procession sous son dais magnifique, tous les hommes, dans la rue et aux fenêtres, s'écriaient: ‹Quel superbe costume! Quelle traîne! Quelle coupe!› Nul ne voulait laisser deviner qu'il ne voyait rien sous peine de passer pour un niais ou un incapable. Jamais les habits du l'Empereur n'avaient excité une telle admiration.»[14]

Le dieu *(«Gud»)* du conte, dans le bouche des «hommes», devient la caution de cette supercherie, ce qui équivaut à un sacrilège public et donc à la souillure de la cité dans son ensemble. Ce n'est que plus tard que le peuple prendra l'initiative de rétablir de lui-même cette verticalité l'ethnie-son dieu en excluant le monarque qui s'était lui-même déchu. Tout d'abord, c'est un «petit enfant»[15] qui pousse un cri naturel venant de cette naïveté par laquelle Nietzsche, professeur de philologie grecque, avait qualifié le génie homérique, ce fondement de notre civilisation: *L'Iliad*e et *L'Odyssée* auraient été composées par un «artiste naïf»[16] et cette «naïveté» serait le gage de sa supra-puissante créativité apollinienne. Le petit enfant, chez Andersen, est la genèse ex-nihilo, cette «roue qui roule d'elle-même»[17] d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, de la restauration de cette verticalité entre le peuple et son dieu. Cette démarche débute dans la cellule familiale traditionnelle qui est une séquence de toute société saine: le petit enfant ne s'adresse pas au peuple mais lève probablement la tête, puis parle à son père. Alors que l'Empereur ne jouit plus d'aucun égard dans l'esprit du petit enfant, il n'a plus aucun titre: la victime de la mode n'est dans la bouche de l'innocence que ce «il» *(han)*, car l'exclamation naïve peut être traduite ainsi: «Mais il *(han)* n'a rien sur lui...»[18] Dès lors, c'est le père vers lequel le petit enfant a lancé son appel qui saisit l'estafette et transmet la naïveté sacrée de son fils non au peuple qui l'entoure, mais, renouant avec la verticalité de la cité qui tente de s'assainir, à son dieu ancestral, offrant ainsi à son peuple une chance de ressusciter la *πολιτεία* en dépit d'une

[14] Traduction de l'auteur. «Og saa gik Keiseren i Processionen under den deilige Thronhimmel og alle Mennesker paa Gaden og i Vinduerne sagde: ‹Gud hvor Keiserens nye Klæder ere mageløse! hvilket deiligt Slæb han har paa Kjolen! hvor den sidder velsignet!› Ingen vilde lade sig mærke med, at han intet saae, for saa havde han jo ikke duet i sit Embede, eller været meget dum. Ingen af Keiserens Klæder havde gjort saadan Lykke», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 148.

[15] Traduction de l'auteur. «et lille Barn», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 148.

[16] «Homer [...] der naive Künstler», Nietzsche, Die Geburt der Tragödie (voir note 4), 38.

[17] Friedrich Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, traduction de l'auteur. «ein aus sich rollendes Rad», Friedrich Nietzsche, Also sprach Zarathustra, in: Kritische Studienausgabe, Berlin/New York 1989, vol. 4, 90.

[18] Hans Christian Andersen, Keiserens nye Klæder, traduction de l'auteur. «Men han har jo ikke Noget paa [...]», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 148.

tyrannie se trouvant à l'acmé de sa schizophrénie déconstructiviste. Andersen est également formel philologiquement: le père crie vers les Cieux qui, pour lui, sont la véritable résidence de son Seigneur: «‹Seigneur Dieu, écoutez la voix de cet innocent›, dit son père.»[19] Une fois restaurée la verticalité entre le petit enfant et le dieu antique de l'ethnie tyrannisée victime de la pathocratie soudain mise à nue par son arrogance, «tous les hommes»[20], auparavant désunis par le despote et ses intellectuels escrocs, revêtent la noblesse du «peuple»[21] qui reprend la vérité sacrée, tel le chœur tragique, sensiblement soulagé par le rétablissement de la réalité: «‹Mais il *(han)* n'a rien sur lui›, cria finalement tout le peuple.»[22] La mystification des déconstructeurs s'étant évaporée, le peuple prive, à l'instar du petit enfant, l'homme nu déambulant de son titre impérial; le protagoniste du conte est désormais également «il» *(han)*[23] dans la cité enfin délivrée du pathocrate-chef par le *Λόγος*.

Nous assistons à une catharsis via la réintégration dans la cité de la divinité traditionnelle explicitement nommée par le père du petit enfant, démarche purifiant le peuple parmi lequel la Cour impériale, aveuglée par son hybris néo-socratique, s'acharne à poursuivre son défilé nudiste pour tenter de préserver son univers pathocrate: «L'empereur frissonna car il lui semblait bien qu'ils avaient raison, mais il se dit quelque chose comme: ‹Il faut que je défile jusqu'au bout.›»[24] Mieux: le drame satyrique décharge le nœud tragique comme il se doit. Enlisé dans les «filets de la culture alexandrine»[25], l'Empereur se rend bien compte qu'il ne porte aucun vêtement, mais il se laisse entraîner par ses chambellans: il n'est plus le monarque, mais une espèce de nouveau «citoyen Philippe Égalité», parcelle d'un collectif forgé par la psychopathie de groupe soudain terrifiée à la pensée d'en devenir la victime initiatique: «Et les chambellans allèrent, portant la traîne qui n'existait pas.»[26] L'Empereur ne possédait, contrairement au peuple de

[19] Andersen, Les Habits neufs (voir note 1), 92. «‹Herre Gud, hør den Uskyldiges Røst›, sagde Faderen», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 148.

[20] Traduction de l'auteur. «alle Mennesker», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 148.

[21] Traduction de l'auteur. «Folket», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 148.

[22] Traduction de l'auteur. «‹Han har jo ikke Noget paa!› raabte tilsidst hele Folket», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 148.

[23] Traduction de l'auteur. «han», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 148.

[24] Andersen, Les Habits neufs (voir note 1), 92. «Og det krøb i Keiseren, thi han syntes, de havde Ret, men han tænkte som saa: ‹nu maa jeg holde Processionen ud›», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 148–149.

[25] Nous pensons naturellement à «Unsere ganze moderne Welt ist in dem Netz der alexandrischen Cultur befangen und kennt als Ideal den mit höchsten Erkenntnisskräften ausgerüsteten, im Dienste der Wissenschaft arbeitenden theoretischen Menschen, dessen Urbild und Stammvater Sokrates ist», Nietzsche, Die Geburt der Tragödie (voir note 4), 116.

[26] Andersen, Les Habits neufs (voir note 1), 92. «Og saa holdt han sig endnu stoltere, og Kammerherrerne gik og bar paa Slæbet, som der slet ikke var», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 149.

la cité, aucun «Seigneur Dieu»[27] auprès duquel il aurait pu puiser la volonté de résister psychiquement et spirituellement.

Les Habits neufs de l'Empereur d'Andersen, rédigé il y a bientôt deux siècles, peut être considéré comme un appel permanent à tout créateur, peu importe le cadre chronologique ou civilisationnel de son existence, à demeurer vigilant face aux dangers que constituerait tout écart par rapport à un fonctionnement traditionnel, lequel écart aboutirait à une tyrannie quel que soit son mode d'expression.

La πολιτεία de Hans Christian Andersen

Quelle est la forme civique correspondant le mieux à l'humain? Telle est la question que s'est posée Aristote. C'est en fin de compte aussi à cette interrogation que répond Hans Christian Andersen dans son conte quasi le plus connu *Les Habits neufs de l'Empereur*. Pourtant, jamais jusqu'ici ce texte d'Andersen n'avait été analysé sous le prisme de la politeía aristotélicienne. Pas plus que le surgissement de la dialectique toute puissante de l'homme théorique nietzschéen n'a été examinée dans cette petite œuvre d'Andersen parue en 1837. Dans notre article, nous nous proposons donc de voir les escrocs du conte, ces pseudo tisserands-couturiers, comme l'accomplissement de la subversion socratique tyrannisant une société trop optimiste s'étant détournée de l'ordre traditionnel ancestral. Le danger que représente un supra-intellectualisme despotique, qui est une perspective offerte par Nietzsche dans *La Naissance de la tragédie*, puis qui traverse ensuite l'ensemble de son œuvre, devient le fil d'Ariane permettant de déceler les recherches politologiques d'Aristote à l'œuvre dans un fantasmagorique empire danophone.

Hans Christian Andersen – Aristote – Nietzsche – politeía – socratisme – homme théorique.

La πολιτεία von Hans Christian Andersen

Welche ist die staatsbürgerliche Form, die dem Menschen am besten entspricht? Diese war die von Aristoteles gestellte Frage. Jene Anfrage wird auch von Hans Christian Andersen in seiner wohl bekanntesten Erzählung *Des Kaisers neue Kleider* beantwortet. Dieser Text von Andersen ist jedoch noch nie im Prisma der aristotelischen *Politeia* analysiert worden. Auch die Emporkunft jener sehr starken Dialektik des von Nietzsche theoretisierten Menschen ist in diesem kleinen Werk von Andersen aus dem Jahr 1837 nicht untersucht worden. In unserem Artikel schlagen wir daher vor, die Schwindler des Märchens – diese trügerischen Kleidermacher –, als die Erfüllung jener sokratischen Subversion zu sehen, die eine überoptimistische Gesellschaft tyrannisiert, welche sich von der traditionellen, überlieferten Ordnung abgewandt hat. Die Gefahr eines despotischen Überintellektualismus, eine Perspektive, die Nietzsche in *Die Geburt der Tragödie* präsentiert und die sich dann durch sein ganzes Werk zieht, wird zum Ariadne-Faden. Dieser erlaubt es uns, Aristoteles' politologische Überlegungen in einem fantasiebeladenen dänischen Königreich am Werk zu erkennen.

Hans Christian Andersen – Aristoteles – Nietzsche – politeía – Sokratismus – der theoretisierte Mensch.

[27] Traduction de l'auteur. «Herre Gud», Andersen, Keiserens nye Klæder (voir note 1), 148.

La πολιτεία di Hans Christian Andersen

Quale forma politica corrisponde meglio all'essere umano? Questa è la domanda che si è posto Aristotele. In fin dei conti è a questa domanda che risponde anche Hans Christian Andersen nel suo racconto forse più noto *I vestiti nuovi dell'imperatore*. Esso tuttavia non è finora mai stato analizzato sotto il punto di vista della «Politeia» aristotelica. Nella piccola opera di Andersen apparsa nel 1837 nemmeno è stato esaminato l'emergere della dialettica onnipotente dell'uomo teorico nietzschiano. Nel nostro articolo proponiamo quindi di considerare gli imbroglioni del racconto, questi pseudo tessitori-sarti, come il compimento della sovversione socratica che tiranneggia una società troppo ottimista che ha voltato la faccia all'ordine ancestrale tradizionale. Il pericolo di un sovraintellettualismo dispotico, che è una prospettiva offerta da Nietzsche ne *La nascita della tragedia* e che poi attraversa tutta la sua opera, diventa il filo d'Arianna che permette di rilevare le ricerche politologiche di Aristotele all'opera in un fantasmagorico impero danese.

Hans Christian Andersen – Aristotele – Nietzsche – politeía – socratismo – uomo teorico.

Hans Christian Andersen's πολιτεία

What civic form best corresponds to the human? This is the question that Aristotle asked himself. Ultimately, this question is also answered by Hans Christian Andersen in his almost best-known tale *The Emperor's New Clothes*. However, this text by Andersen has never before been analysed through the prism of Aristotelian politeía. Nor has the emergence of the all-powerful dialectic of the Nietzschean theoretical man been examined in this little work of Andersen's published in 1837. In our article, therefore, we propose to see the tricksters of the tale, the pseudo weaver-tailors, as the fulfilment of the Socratic subversion tyrannising an over-optimistic society that has turned away from the traditional ancestral order. The danger of a despotic supra-intellectualism, which is a perspective offered by Nietzsche in *The Birth of the Tragedy*, and which then runs through the whole of his work, becomes the Ariadne's thread that allows us to detect Aristotle's politological research at work in a phantasmagorical Danish empire.

Hans Christian Andersen – Aristotle – Nietzsche – politeía – Socratism – theoretical man.

Anatoly Livry, Docteur en littérature générale et comparée, Université de Nice-Sophia Antipolis (Université Côté-d'Azur); https://orcid.org/0000-0002-7256-9234.